

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 10

Artikel: Lo pu (coq) et la dzenelhie
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

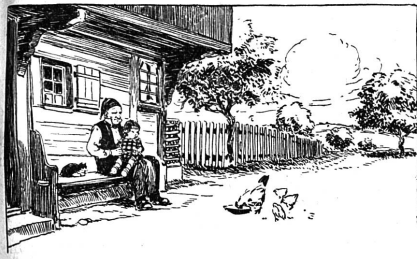
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AUTOS A VENDRE

LAUTO est une superbe invention; on ne saurait presque plus s'en passer, pas plus que du téléphone. La téléphonie sans fil et les avions ont bien aussi pris rang dans notre vie moderne et perfectionnée, matériellement parlant, mais ils ne sont pas encore tout à fait dans les indispensables.

L'auto non plus, à la rigueur; on peut, quelque-utile et agréable soit-elle, vivre heureux sans une auto. Nous connaissons bien des gens qui sont dans ce cas. Toutefois, affaire de facilité de déplacement, affaire de vanité, tous les jours plus nombreuses sont les personnes qui veulent avoir leur auto.

Incontestablement, il est très séduisant de pouvoir faire la nique au chemin de fer, même électrique, au tramway, aux attelages à chevaux, voire aux humbles piétons, qu'on éclabousse ou qu'on écrase.

Tout cela explique la faveur dont jouit actuellement l'auto et l'on comprend que toute personne qui en a le moyen ou croit l'avoir, ait son auto, son garage, peut-être même son chauffeur.

Au nombre de ces propriétaires d'autos, beaucoup vous disent: « Oh! voyez-vous, c'est admirable. On fait, pour ses affaires ou son seul plaisir, des kilomètres sans s'en apercevoir. Et puis, tous les jours, il y a de nouveaux perfectionnements; ça roule maintenant sans heurts, sans bruit, sans secousses; on y est comme dans son lit. Depuis que j'ai une auto, ma vie a changé du tout au tout et ma femme, mes enfants sont ravis: « Papa! papa! n'est-ce pas, dimanche, tu nous mèneras en auto? » Pour rien au monde, je ne voudrais m'en défaire. Je ne saurais, du reste, plus m'en passer. »

D'autres, moins nombreux, il est vrai, vous font d'interminables lamentations: « Ah! je ne sais ce qui m'a pris quand j'ai acheté mon auto! Mes amis, dans un sentiment peut-être intéressé, m'obsédaient de cette recommandation: « Achète donc une auto. Tu verras, quand tu en posséderas une, tu ne te pardonneras pas de n'avoir fait plus tôt cette acquisition ». J'ai cédé. J'ai acheté. Mais que d'ennuis, que de déceptions, que de tracasseries... J'ai failli, une fois, « écrabouiller » ma famille; d'autrefois, écraser de paisibles et inoffensifs citoyens. Deux chiens ont passé sous mes pneus, un chat et trois poules ont eu le même sort. Plaintes portées par les propriétaires, indemnités ou amendes à payer. Et que de réparations à la machine, après ces aventures. Je ne parle pas des panées; j'en aurais pour un volume. J'en ai assez maintenant, je veux me débarrasser de cette maudite machine! Je veux la vendre! »

Et puis, il y a aussi les gens qui n'ont plus le moyen de s'accorder ce luxe.

Voilà pourquoi, à l'instigation du sergent de police Favre, qui avait remarqué combien, sur les places de stationnement, il y avait d'autos portant un écriteau: « A vendre »; presque autant que de tableaux, dans les expositions, voilà pourquoi la Municipalité de Lausanne a eu l'heureuse idée d'instituer un marché aux automobiles. Il a lieu, le mercredi après-midi, sur la place de la Riponne, dans la Grenette, lorsqu'il pleut. Son succès paraît s'affirmer de semaine en semaine. Allez-y donc, c'est très intéressant et amusant. Vous n'êtes pas du tout obligé d'acheter une auto.

J. M.



LO PU (COQ) ET LA DZENELHIE

SAMAVANT bin cliïa dou menistre, quand bin fasant l'état de l'ao mourgâ l'on l'auto. Démorâvant deïn duve tiure (cure) que l'étant vesene et lo premi affère que fasant ein ôvrent l'ao pelion l'étai de sè betâ à la fenitra et de sè bailli lo bondzo ein sè deseint onna rebriqua :

— Va fère on bi dzo po l'Eglise nationala ! que desâi monsu Josaphat, que l'étai menistre de l'Eglise libre.

— L'Eglise libre lo lâi cor dza mau ! que pondâi monsu Djediion, lo menistre de l'Eglise nationala.

Et devant de sè fourra ao lhi, sè baillivant, assebin la bcuna né, do l'ao pâilo, avoué l'ao bounet à moutset que mettant po s'allâ reduire :

— N'allâ pas rêvâ aprî lo diabblio ! desâi monsu Josaphat.

— Ma fâi, ceïn porrâi bin arrevâ. Mâ, vo reseimblle portant pas ! rebriquâve monsu Djediion.

Rizant quemet dâi dzouveno ti lè dou de s'itre niézi dinse tout à la bouma, et devant de l'ao z'indromi, préivant l'on po l'auto.

L'avant ti lè dou, dè coûte l'ao tiura, onna dzenelhîre avoué tsaon quauque dzenelhîre et on pû. Po separa cliïa douve dzenelhîre, lâi avâi bin onn'adze, mâ l'étai pllieinna de perte et ceïn arrevâve soveint que lè dzenelhîre sè mècliâvant et que stausse de l'Eglise libre sè trovâvant avoué cliïa dou de l'Eglise nationala, ao bin lo contréro. Adan, monsu Djediion dècheindâi. Fasâi « Prrrrrou ! » ein breinneint lè bré. Lè dzenelhîre ao vesin volâvant per dessus l'adze, quemet se l'avant zu dâo tserpin allîma avau la rita.

— Allâ deïn voutra tsapalla ! que desâi monsu Djediion.

— Et vo, deïn voutron moti ! fasâi monsu Josaphat, ein brameint assebin : « Prrrou ! » po épouâiri lè dzenelhîre à son vesin.

Cliïa coup, lè dou menistre sè totsivant la man per dessus l'adze.

On iâdzo, iena dâi dzenelhîre de l'Eglise libre, que sè crayâi que lâi avâi mé à pequottâ de la part delé de l'adze, sè lâi étâ sauvâie. Grevattâve po trovâ dâi gran, justo ao momeint que monsu

Djediion l'arreve. M'einlèvâi se n'a pas pu la prendre pè lè z'âle. Adan, po onna risa, ic preind on beliet. Dâi marque dessus : *Tu ne déroberas point!* et lo lâi liette ao cou avoué onna vilhîe dzerrotâire à sa fema et la reinvoûie deïn son ottô, ein lâi deseint :

— Tè vu bailli, tsanero de larro d'Ephésienne !

Monsu Josaphat l'a risu, et n'a rein repipâ po lo momeint. Mâ n'a pas étâ grand teimps sein sè reveindzi.

Quauque dzo aprî, lo pû à l'église nationala, que l'avâi onna boun'amie permi lè dzenelhîre à l'église libre, l'a voliu assebin chôtâ l'adze po allâ frequeintâ. Monsu Josaphat que sè veillive, l'eimpougne mon pû, lâi alliêtâ su lo cotson on beliet, et lo reinvoûie en lâi deseint :

— Tè vu bailli, tsanero de paillâ de Colossien ! Su lo beliet l'avâi marquâ :

Tu ne commettras point adultère !

Marc à Louis.

Va bien. — Le jour de la foire, trois étrangers entrent dans un petit restaurant pour dîner. Une gentille sommière les sert. Après le potage, un des étrangers l'interpelle :

— Vous nous faites manger de la soupe aux fèves... Mais, chez nous, les fèves, on les donne à manger aux cochons...

Alors, la jeune fille, d'un air malicieux :

— Oh !... chez nous aussi...

LES DEUX PETITS COCHONS

— Il faut vous asseoir, Sami, dit, pour la dixième fois Mme Diserens.

— Merci, merci, je ne veux pas m'arrêter, dit pour la dixième fois Sami, qui, depuis soixante minutes, tenait le loquet de la porte, et ne voulait ni s'asseoir, ni s'en aller.

Avec M. Diserens, il avait parlé du bétail, des engrais, des semences, des réparations à l'auberge communale, de la politique locale, des impôts... Il semblait bien que ce fut tout, lorsque M. Diserens reprit :

— Si c'était jour, j'irais te montrer les petits cochons que j'ai achetés l'autre jour, il y a longtemps que je n'avais pas acheté des cochons qui me plaisent autant.

Du coup, Mme Diserens se trouva mêlée à la conversation pour louer ses petits cochons d'une si bonne race, si propres et de si bel appétit.

— Vous les avez achetés à la foire ? demanda Sami.

— Non, ma foi non, je les ai achetés de Jules.

— Ah ! dit Sami dont l'air soudain grave décontenança les époux qui le regardèrent d'un air interrogateur, car Sami était grand connaisseur en cochons.

— Oui, continua ce dernier, je trouve que Jules leur donne trop vite du maïs... vous direz ce que vous voudrez, ça ne fait pas de bons élèves, les petits cochons, c'est comme les petits enfants, il leur faut surtout du lait.

— Oh, quant à ça... dit M. Diserens en se grattant l'occiput d'un air inquiet, c'est en règle.

— Si les vôtres vont bien pour le moment, tant mieux, mais rappelez-vous qu'il faut se méfier des petits cochons nourris au maïs.

Cela dit, Sami, se décida enfin à peser sur le loquet et à sortir jusque dans le corridor où, pendant vingt minutes encore, il entretint M. Di-